

environs. Mes hôtes étaient désignés pour loger le général. C'était lui qui venait de mettre pied à terre. Son large dos, ses jambes bottées, sa nuque rouge ne me disaient rien de bon. J'avais tort. Le général von X... était un Allemand correct. Il occupait avec ses aides de camp un pavillon isolé où il ne rentrait guère que pour dormir. Il se comportait avec politesse et trouva même l'occasion de rendre quelques menus services; aussi, la veille de son départ, dut-on le retenir à dîner. C'était une façon de reconnaître les égards dont il avait fait preuve. Les Français n'aiment pas être en reste de courtoisie, même quand cette courtoisie leur est dououreusement pénible.

L'entrée, dans le salon, du général et de ses aides de camp fut ponctuelle et automatique. Ils parlaient tous français assez bien. Après quelques instants de conversation, on passa dans la salle à manger. Le général s'assit, déploya sa serviette et leva les yeux. Soudain, sa grosse face eut une brusque expression de surprise. En face de lui, dans un haut cadre doré, se dressait une figure peinte. Un portrait en pied de l'empereur Napoléon III dominait les convives et de son regard lointain considérait l'Allemand attablé, dont les fortes mains froissaient la serviette dépliée. Il y eut un silence. Nous eûmes tous l'impression qu'allait éclater quelque désobligeant propos de soudard, quelque blessante allusion de vainqueur.

Le gros homme ouvrit la bouche. Ses yeux rencontrèrent ceux du maître de la maison. Il considéra sa carrure, le ruban rouge de sa boutonnière, l'assiette qu'il caressait doucement et qui, au premier mot, eût volé à la tête de l'insulteur et, sans mot dire, il plongea sa cuiller dans le potage, tandis que son visage, où était apparu un instant le mauvais orgueil du plus fort, reprenait l'expression de quelqu'un qui est bien aise de s'asseoir à une bonne table après une journée fatigante. Le dîner fut excellent; le général se montra fort aimable. Il parla de sa famille, de ses enfants, de tout ce qui rapproche les hommes les uns des autres, de ce qui forme leurs préoccupations communes, de ce qui fait oublier les différences de races et de nations. Quant aux aides de camp, l'un ne prononça pas une parole; l'autre, un grand blond, vanta avec insistance les plaisirs de Paris. Il y joua plus tard un certain rôle. Il s'appelait M. de Schwartzkoppen.

§

Dans le **Journal des Débats**, M. Maurice Pernot signale la découverte récente d'œuvres de jeunesse inédites de Schumann.

Le musicographe Carl Geiringer, auteur d'une biographie de Haydn qui fait autorité, vient de découvrir, à Vienne, dans les archives de la « Société des Amis de la Musique », un manuscrit contenant huit Polonaises de Robert Schumann. Ce document, offert à la Société par Marie Schumann, fille du compositeur, est authentifié par une « remarque » de Clara, et mieux encore, s'il est possible, par la présence de tous les caractères qui distinguent l'écriture de Schumann.

Plusieurs biographes avaient signalé l'existence de ces compositions; mais le « Schumann-Brahms Kreis » s'était opposé à ce qu'elles fussent publiées dans les œuvres complètes. Le Dr. Geiringer expose les raisons de cet ostracisme, et les réfute. Ces Polonaises, écrites pour piano à quatre mains, sont l'œuvre d'un Schumann de dix-huit ans, étudiant en droit à Leipzig, encore docile au désir de sa famille, mais déjà attiré par une force irrésistible vers sa vraie vocation. Il aimait la poésie, lisait Jean-Paul avec passion, et commençait à écrire lui-même deux romans. Puis il découvre Schubert, l'admire, le comprend et lâche tout pour la musique : c'est de ce moment que datent les Polonaises. Moins originales dans l'invention que par certaines trouvailles d'expressives harmonies, elles trahissent la double influence de Schubert et de Weber. Les titres sont écrits de la main de l'auteur, en langue française : « Chagrin, Beau Pays, Paix, Autre Chagrin, Apaisement, L'Aimable, Fantaisie, Sérénade ». Elles semblent surtout inspirées par la nostalgie et par l'amour, qui déjà s'expriment dans cette forme romantique que Schumann portera plus tard à la perfection. On retrouve quelque chose de ces premiers essais dans les *Papillons*, qui furent écrits peu de temps après. Le Dr. Geiringer, qui vient de publier les huit Polonaises dans l'*Edition Universelle*, espère que cette œuvre de jeunesse du grand musicien séduira les pianistes, non seulement par sa fraîcheur, mais aussi par sa relative facilité d'exécution.

§

M. Mario Meunier vient de faire représenter à Genève une traduction de l'*Assemblée des Femmes* d'Aristophane. A cette occasion, M. René-Louis Piachaud consacre à cet ouvrage un important article dans le **Journal de Genève**. Il conclut :

Il importe de marquer la place de l'*Assemblée des Femmes* dans l'œuvre de Mario Meunier : c'est un divertissement. Certes, il y a loin des entretiens de Platon au dialogue d'Aristophane, c'est-à-dire des démarches de la pensée pure à l'éloquence de la satire politique, même lorsque la satire s'élève comme ici au lyrisme.

Mais tout se tient; et Mario Meunier n'exprimerait pas avec tant de bonheur la noblesse du comique d'Aristophane, qu'il traduit par jeu, s'il n'était aussi l'interprète inspiré du sublime de la sagesse platonicienne. Rien de ce qui est le vivant génie antique ne saurait demeurer étranger au poète qui peut vivre et écrire, dans le temps où nous sommes, « pour s'asseoir au foyer de la Maison des Dieux ».

Tel est le titre qu'il a mis au livre de sa jeunesse; et ce livre unique résume l'aventure d'un esprit sainement soucieux de se connaître autant qu'il est possible. Il contient la somme d'un savoir immense et d'une expérience magnifiquement humaine; et il est simple, utile aux gens qui savent lire, comme tous les grands livres. « Nous ne sommes nous-mêmes qu'en devenant toutes choses; et, pour se bien découvrir, il faut se voir passer dans le miroir du monde... » Et encore : « Tu tireras des minutes qui passent toutes les joies qu'elles épanchent, et la liberté, fille de la nécessité acceptée et comprise, te donnera de vivre selon l'intelligence. » L'ouvrage parut en 1921, et n'eut pas à l'époque des lecteurs en si grand nombre; il est certain qu'il en a encore partout, et de très fidèles. Par ailleurs, c'est un testament qui n'a pas de prix. Aphrodore ne périra point lorsqu'il ira dormir sous le lierre silencieux et les roses, à l'ombre de la vigne aux grappes délicates. Nous parlons symboliquement. Ce lierre et ces roses sont imaginaires, puisque Aphrodore est vivant et que l'usage n'est plus de faire des tombes charmantes. Mais le lierre durable et les roses puissantes, pour être aujourd'hui à nos yeux des irréalités, en seront-ils moins vrais dans la pensée des enfants de nos enfants, quand l'un d'eux, un jour, constatera qu'Aphrodore avait fait parmi nous quelque chose pour l'âme?

Nous espérons avoir bientôt le plaisir d'entendre à Paris l'*Assemblée des Femmes*. ■

P.-P. PLAN.

#### MUSIQUE

A propos de la reprise à l'Opéra-Comique de *Tarass-Boulba*, drame musical en cinq actes, texte de Louis de Gramont, d'après Gogol, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — Premières auditions au concert : MM. Dimitri Mitropoulos, Jean Rivier, Lucien Haudebert et Robert Bernard.

Deux jours avant la répétition générale de *Tarass-Boulba* à l'Opéra-Comique, *Comœdia* publiait, sous la signature de M. P.-B. Gheusi, un **manifeste intitulé : Avant « Tarass-Boulba »**, *il n'y a qu'une manière de sauver notre art lyrique*. Et on y lisait ceci :